

De Julie Renard, on ne pouvait dire qu'elle fût véritablement belle. Elle n'avait pas la grâce et la douceur des portraits de Greuze ou Fragonard, et ses traits n'étaient pas d'une absolue régularité. À bien les observer, ils étaient même un peu durs, la mâchoire était forte et le nez, un peu grossier si on l'isolait du reste du visage.

Pourtant elle attirait tous les regards.

Peut-être était-ce par sa façon de s'exprimer, tantôt faussement ingénue, tantôt vive et pleine d'esprit. Sa grâce était féline, son parfum, musqué, fort et presque vénéneux ; ses élégantes robes en soie ou brocard, son grand manteau à capuche et ses manchons fourrés, ses courts brodequins de voyage lui donnaient des airs d'altesse. Ses sourcils étaient arqués et parfaits, ses longs cheveux roux, soyeux, ses iris, couleur d'eau, comme de l'opale, sa bouche, charnue boudeuse, mais plus souvent rieuse. On ne pouvait qu'être intrigué, parfois irrité mais le plus souvent séduit par sa façon de se déplacer et de parler, par ses manières mutines et changeantes comme un ciel de printemps, sa voix grave, son rire bref, de temps à autre rauque comme une exclamation de plaisir.

Pendant le trajet, le jeune capitaine Victor Dauterive l'avait admirée de loin – tout en feignant l'indifférence. Pourtant Renard n'était pas la seule beauté dans la troupe de quatre-vingts comédiennes et comédiens qu'il escortait depuis Paris. En deux jours de route entre la capitale

et Bruxelles, il avait eu le loisir de s'étonner de l'étrange mission que lui avait confiée Lebrun, ministre des Affaires étrangères : il devait accompagner, avec cinq autres gendarmes, les artistes français jusqu'en Belgique récemment occupée, où ces derniers devaient *révolutionner* les populations, c'est-à-dire y semer les idées de liberté et d'égalité, grâce à une série de représentations théâtrales.

À vrai dire, l'officier d'à peine vingt ans n'avait pas eu grand-chose à faire, tant l'organisation du voyage était parfaite. La directrice de la troupe connaissait bien son métier. De Compiègne à Cambrai, en passant par Valenciennes puis Mons, chaque étape était soigneusement programmée et les mêmes scènes se répétaient : la quinzaine de voitures s'arrêtait dans la cour du relais de poste, dont débarquaient bruyamment plusieurs dizaines de femmes et d'hommes fort bien vêtus, qui se hâtaient jusqu'auprès du feu dans la salle commune, car il faisait un froid de tous les diables, et ni les réchauds portatifs remplis de braises dans les habitacles, ni même les couvertures, ne les en préservaient longtemps. Bientôt les curieux affluaient de tout le bourg, observant à travers le carreau malgré le vent glacial ces voyageurs qui riaient fort et qui chantaient, mais surtout ces belles Parisiennes dont la flamboyante Julie Renard, laquelle faisait mine d'ignorer tous ces regards convergeant sur elle.

Avec ses gendarmes, Victor Dauterive était supposé écarter d'éventuels malveillants, mais rien d'alarmant ne s'était rien produit durant le trajet. Bien sûr, il aurait aimé se trouver seul avec Renard, mais l'occasion ne s'était jamais présentée, et il était trop fier (ou trop sauvage) pour la provoquer lui-même. Sans doute cette expédition ne serait-elle restée qu'un agréable souvenir sans ce qui se produisit, quelques minutes seulement après leur arrivée à Bruxelles.

Alors que leur convoi venait enfin de se garer devant l'auberge de la Couronne d'Espagne, place de la Vieille-Halle-aux-Blés, où devaient loger les comédiens, un cri retentit, ce genre de cri d'agonie et d'horreur impossible à imiter, qui saisit et qui glace le sang. Écartant les valets qui déchargeaient l'impressionnante quantité de malles de la troupe sous un porche voûté, l'officier parvint dans la cour, aux pavés couverts d'une mince couche blanche fraîche. Ce qu'il vit d'abord fut la bouche ouverte de Julie Renard, déformée, palpitante comme une plaie béante, son teint exsangue et son regard chargé d'incompréhension. Elle fit deux pas et s'effondra dans ses bras comme une poupée, les yeux révulsés.

Il la retint tandis que d'autres comédiens arrivaient. Une femme se mit à hurler, ses éclats de voix rebondissant en écho dans la cour intérieure, ce qui attira le patron de l'auberge, puis la directrice de la troupe, qui écarta le premier cercle avec autorité.

Le capitaine confia la comédienne évanouie à deux de ses collègues. Alors seulement, il remarqua le sang en étoile sur la neige fine. Et au bout de cette éclaboussure écarlate, une cheville couverte d'un bas déroulé, dépassant de jupons retroussés jusqu'au ventre. La fille était inerte, les bras en croix, toujours en bonnet et manteau de voyage. Dauterive l'avait aperçue dans le convoi, c'était la femme de chambre de Julie Renard dont elle transportait toujours le petit bagage en maroquin rouge.

Relevant les yeux vers la façade, l'officier vit les deux battants d'une fenêtre grands ouverts, au-dessus des écuries et des remises à voitures. Un carreau était cassé, dont les éclats avaient accompagné jusqu'au pavé la chute mortelle de la jeune domestique. La neige qui

désormais tombait d'abondance commençait à crisser sous leurs semelles et à piquer les yeux.

*

Transporter la jeune fille au premier étage du relais fut plus complexe que Dauterive ne le pensait. D'abord parce qu'il dut batailler pour que l'aubergiste lui cède une chambre ; ce dernier insistait pour qu'on pose le corps à même la paille, dans une remise. Ensuite il avait fallu disperser les comédiens, qui prétendaient à grands cris mener Dieu sait quelle enquête, voire arrêter et interroger eux-mêmes tous les voyageurs présents dans l'auberge. Les habitants de ce pays en voulaient aux Français, c'était un attentat contre la République ! Enfin l'officier avait dû batailler pour qu'on fasse venir un médecin. Même la directrice de la troupe, qui l'avait jusqu'alors épaulé sans hésitation, n'en voyait pas l'utilité.

Dauterive avait chassé l'air d'un geste impatient. Avec toute cette agitation, il était le seul à avoir remarqué qu'une légère buée passait toujours les lèvres de la domestique, et que les flocons fondaient, à peine posés sur son front. Elle n'était pas encore morte. Deux gendarmes l'enveloppèrent donc dans une couverture et la transportèrent jusqu'en haut de l'escalier, non sans mal. Chaque nouveau pas lui arrachait de sourdes plaintes, un des os du bras sortait droit de son poignet comme un bâton blanc couronné de sang, on aurait dit un pantin désarticulé dont la vie menaçait de s'échapper à chaque instant.

Les hommes sortis, hormis Dauterive, le médecin et son assistant entreprirent de la déshabiller. Seuls résonnaient dans la chambre le froissement du tissu, et le souffle de forge du docteur, un homme d'environ deux cent trente livres, la face rubiconde perlée de sueur. Julie Renard, la maîtresse de la victime, se tenait à l'écart

dans un coin de la pièce, livide, bras croisés sur le buste. La directrice assistait à la scène, une brune d'environ soixante ans, très coquette, qui pour l'heure affichait une expression tendue, entre colère et peur.

—Le pouls est faible, mais régulier, déclara l'homme de l'art en se relevant péniblement. Quelqu'un sait ce qui s'est passé ?

Il parlait avec un fort accent bruxellois, comme la plupart des habitants de cette ville ; s'ils comprenaient le français, bien peu le parlaient. Victor Dauterive fit non de la tête. Par précaution, il avait interdit l'accès de l'auberge à tout nouveau voyageur. Deux gendarmes étaient chargés de relever l'identité du personnel et des clients.

Le jeune homme s'était approché du lit. Avec d'innombrables précautions, le médecin et son aide ôtèrent les jupons puis la chemise de corps de la blessée, dont le corps gracile bougeait mollement sous leurs mains. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans, brune mais le teint très clair, les mains rougies par le travail, le nez et des dents fracturés. Plusieurs côtes étaient brisées, constata le docteur, le genou aussi et peut-être la colonne vertébrale. Tout en parlant, il nettoyait ses plaies avec des linges imbibés d'eau de camphre, qu'il rinçait au fur et à mesure dans une bassine d'eau fumante.

Après avoir remis l'os en place, il banda fortement l'avant-bras, sans qu'à un seul instant la jeune femme réagisse. Puis il voulut la couvrir, mais Dauterive lui demanda de s'écarter un moment. Ne paraissant remarquer son expression de reproche, il saisit doucement les mains de la domestique, dont il examina les doigts et les ongles, puis les poignets, puis les muscles des bras. De près, elle dégageait une odeur de sang frais et de transpiration, mêlée à celle, amère, du camphre. Son cou ne comportait aucune trace de strangulation ou de lutte.

— Pouvez-vous m'aider à la retourner ?

Le médecin se raidit, écarlate.

— Est-ce vraiment utile ?

Quelque temps plus tôt, le jeune homme se serait cru obligé de se justifier, voire de marquer son autorité en expulsant tout le monde de cette chambre d'auberge, mais il n'en ressentit pas le besoin, et se contenta de demander au Belge de soulever la victime par le bassin, tandis qu'il s'occupait des épaules, et l'assistant, de ses jambes. Mais rien de suspect n'apparut sur son dos, et ils la rallongèrent bientôt sans qu'elle donne le plus petit signe de conscience.

A priori, il n'y avait donc pas eu de violence, et l'on pouvait supposer une chute accidentelle, et pourtant cette hypothèse ne le convainquit pas. Après avoir remercié le médecin, le capitaine demanda à visiter la chambre dont était tombée la domestique. Il avait exigé de l'aubergiste qu'on la laisse en l'état, et pour être sûr que la consigne soit suivie, avait placé un gendarme à l'entrée. Ainsi, la neige passait les battants grands ouverts de la fenêtre et s'invitait sur le parquet bien ciré, où elle se diluait aussitôt. Prenant conscience qu'il était trempé de sueur, l'officier déposa son manteau d'ordonnance et son bicorne à plumet rouge sur un gros buffet de chêne sombre avant d'examiner les lieux. Une malle était posée au pied du haut lit, une cape de voyage jetée dessus en travers. La servante venait donc d'arriver, et n'avait pas eu le temps de ranger quoi que ce soit.

À part cela, aucune trace de semelles au sol, pas de meuble déplacé, les rideaux pendaient normalement, déjà mouillés par l'averse. Pouvait-on supposer que la jeune femme ait basculé, alors qu'elle aérail la pièce ? Dauterive passa la tête par l'ouverture, qui donnait sur la cour intérieure de l'auberge. Il n'y avait aucun volet, et donc nulle raison de se pencher particulièrement. Aurait-

elle eu l'intention, par exemple, d'interpeller l'un des membres de la troupe, qui allaient et venaient en bas ? Elle aurait perdu l'équilibre et basculé ? À bien regarder la hauteur du mur sous la fenêtre, c'était impossible : celui-ci faisait environ trois pieds huit pouces¹ et lui arrivait bien au-dessus du nombril. Or la servante était plus petite que lui d'une bonne tête, il avait eu l'occasion de s'en apercevoir durant le voyage.

Donc, quelqu'un l'avait soulevée et poussée, ce qui expliquait le carreau cassé, peut-être par un coup de pied dans la vitre au moment fatal.

*

Elle s'appelait Adrienne Pochet, âgée d'environ vingt-cinq ans, native d'Orléans, croyait savoir sa maîtresse. Assise toute droite dans son fauteuil, cette dernière reçut le gendarme dans sa chambre quelques minutes plus tard. C'était la première fois qu'il la voyait et l'entendait d'aussi près. Même ainsi pâle et les traits tirés, statufiée avec ses mains crispées sur ses accoudoirs, Julie Renard lui parut plus attirante que jamais. Cependant elle semblait absente, le laissant observer sans retenue ses abondants cheveux roux tirés en arrière, ou le contour de ses joues.

Sa chaude veste d'amazone à grands revers couleur vert cru, son camée d'or piqué dans l'épaisse dentelle au cou devaient valoir dix fois le prix de son uniforme.

— Depuis combien de temps était-elle à votre service ?

— Trois ans. Peut-être quatre. C'est important ? J'aimerais bien me reposer.

Ses yeux d'opale accrochèrent ceux du capitaine, tandis qu'un sourire fatigué affleurait ses lèvres, presque apeuré, comme une sorte d'appel au secours, mais elle se détourna très vite, faisant grelotter ses brillants d'oreilles.

¹ Environ 1,20 mètre.

— Juste un mot. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose pendant le voyage ? Une dispute ? Est-ce qu'elle vous aurait dit quelque chose ?

Julie Renard secoua la tête d'un air accablé.

— Je ne sais pas. Je me sens très fatiguée, est-ce qu'on peut reprendre plus tard ?

— Bien sûr, acquiesça Victor en se levant. Mais s'il vous plaît, essayez de vous souvenir... Quelque chose vous a peut-être échappé...

— Je vous ai déjà tout dit.

— Essayez quand même. Votre femme de chambre n'est pas tombée toute seule. Il faut qu'on sache.

— J'essayerai, murmura-t-elle dans un souffle. Oh Seigneur...

Soudain deux larmes scintillèrent à ses paupières, qu'elle laissa s'écouler sans réagir, et il eut l'idée absurde de faire un pas vers elle, et de la prendre entre ses bras pour la consoler.

— Je vous promets que je ferai tout pour savoir ce qui s'est passé, souffla-t-il en lui prenant la main.

Elle se dégagea sèchement. Ses doigts fins étaient glacés.

— Laissez. C'est trop tard.

Il n'y avait rien à répondre. Elle avait raison, c'était trop tard. Il devait assurer la sécurité de ce voyage, et il avait échoué. Cette malheureuse avait été défenestrée, ou alors elle s'était suicidée, en tout cas il n'avait rien vu venir. Une bouffée de honte l'envahit brusquement, et de ressentiment.

À présent, Julie Renard l'ignorait, comme s'il n'avait jamais été là. Elle s'était redressée et tamponnait ses yeux rougis d'un grand mouchoir brodé. À sa physionomie verrouillée, l'officier comprit qu'il ne tirerait plus rien d'elle.

*

Le calme était à peu près revenu dans l'auberge, où le capitaine établit rapidement que l'accident s'était produit vers onze heures du matin, dans un moment de grande affluence, alors que s'installait la quarantaine de comédiens et de domestiques logés ici – les autres étaient répartis dans les nombreuses auberges de la place de la Vieille-Halle, qui était au départ et à l'arrivée de plusieurs grand-routes. Deux valets lui racontèrent avoir déposé la malle de Julie Renard au premier étage, sur les indications de sa domestique qui était restée seule. Ensuite, ils avaient été retardés dans le couloir, à cause d'une comédienne dont on avait égaré les cartons à chapeau. La fille était tombée à l'instant même où ils redescendaient dans la cour.

Dans l'intervalle, ils n'avaient vu personne entrer dans sa chambre, ni en sortir. Cependant, ils avaient remarqué la présence d'un homme à proximité, qui semblait attendre quelque chose. Intrigué, l'officier griffonna quelques notes dans son calepin relié de cuir, puis se mit en quête de la directrice de la troupe.

Cette dernière conférait dans la salle commune de l'auberge, aux murs voûtés en brique, bien éclairés d'une cheminée où l'on aurait pu tourner un bœuf en broche. Marguerite Brunet, dite La Montansier, était une femme d'environ soixante ans mais paraissant moins, à l'embonpoint prononcé et aux manières charmeuses, parfois cassantes, ce qui était bien le moins pour maintenir l'ordre dans cette troupe aux personnalités jalouses, et pour la plupart égocentriques. Plus d'une fois, le gendarme médusé l'avait vue vertement remettre en place tel ou tel employé comédien, fût-il une célébrité, et ces derniers n'y revenaient pas à deux fois. Aucune dépense ne lui échappait, et même riant aux éclats le soir aux anecdotes de coulisses parfois très salées (certaines faisaient rougir de gêne l'officier), son œil d'aigle tenait

le compte précis des suppléments de vin ou de pain, qu'elle ne manquait pas de défalquer ensuite des salaires.

Ancienne actrice elle-même, la dame vivait seule, toujours suivie comme son ombre par son régisseur, une sorte de bouledogue aux traits taillés à la serpe, qui donnait l'impression de vouloir mordre même quand il plaisantait. C'était cet homme que les valets de l'auberge avaient aperçu près de la chambre de la victime, peu avant sa défenestration.

En deux ans d'exercice comme officier de gendarmerie, Dauterive avait beaucoup perdu de sa naïveté. Trop souvent, il avait suivi ses sentiments ou son instinct, et en avait subi des conséquences parfois douloureuses. Quelques mois seulement en arrière, il aurait directement questionné ce régisseur, d'une manière si froide qu'elle aurait immanquablement suscité sa défiance. Aussi se contenta-t-il d'exposer dans les grandes lignes ses démarches et ses constatations. Puis il demanda, mine de rien, s'ils n'avaient pas eux-mêmes remarqué quelque chose, avant ou après l'attentat.

Francisque, le régisseur, le regardait avec impatience. Non, il n'avait rien vu. Avec tout ce monde qui déplaçait les bagages, ç'aurait été difficile de toute façon.

— On vous a aperçu près de sa chambre. Vous n'avez vu personne entrer ?

Le bonhomme gonfla et vida sa poitrine d'un coup, ses grosses mains croisées sur la table devant lui.

— Qu'est-ce que vous essayez de me dire, là ?

— Je vous demande simplement si vous avez remarqué quelque chose ou non ?

— J'ai déjà répondu à ça. Non.

Si elle était préoccupée, l'administratrice de la troupe n'en laissait rien voir. Elle commanda des bières avant de s'adresser au capitaine, tout sourire.

—Vous semblez persuadé qu'il s'agit d'un acte volontaire, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elle n'aurait pas pu tomber en ouvrant la fenêtre, tout simplement ?

Dauterive ignore les chopes en céramique blanche et bleue qu'une fille de salle déposait devant lui. Il était impossible qu'elle ait basculé par accident, à cause de la hauteur du mur sous la fenêtre. Pour cela, il aurait fallu qu'elle soit par exemple perchée sur un escabeau ou une chaise, or il n'avait retrouvé aucun meuble. Et puis il y avait ce carreau cassé, que rien ne pouvait expliquer, si ce n'est qu'elle avait peut-être battu des jambes avant d'être lâchée dans le vide.

—D'accord. Et pourquoi on l'aurait tuée ? reprit Francisque, qui semblait désormais ruminer de sombres pensées, les yeux fixés sur la table.

—Je n'en sais rien, murmura Dauterive. J'ai remarqué que le bagage en maroquin rouge de Julie Renard avait disparu. Ça pourrait être un vol.

Le régisseur se redressa pour répliquer, mais sa voisine fut plus rapide.

—Êtes-vous certain que ce travail peut vous être confié ? Ne le prenez pas mal, mais vous étiez censé nous protéger, et voyez le résultat.

—Le voyage s'est bien passé, répliqua Dauterive, la gorge serrée par la contrariété. L'agresseur a attendu notre arrivée ici pour agir.

—J'entends bien. Vous n'y êtes pour rien, citoyen. Mais je vous rappelle que notre troupe est ici pour de hautes raisons politiques et diplomatiques. Il serait malvenu de remettre tout cela en cause, en donnant trop d'écho à cette affaire malheureuse.

—Il faudrait donc l'étouffer selon vous ?

La Montansier posa doucement les doigts sur sa manche d'uniforme.

— Je n'ai jamais dit cela, mon cher. J'affirme simplement qu'un trop grand scandale nuirait à notre présence ici, et donc aux intérêts mêmes de la République. Bruxelles est sous administration de l'armée française. Pourquoi ne pas demander conseil au général Dumouriez, qui commande ? C'est un ami, et il n'a rien à me refuser. Je suis certaine que le citoyen ministre Lebrun sera de cet avis.

Elle souriait toujours, mais il était clair qu'elle n'avait aucune envie de laisser le jeune homme enquêter à sa guise, quitte à user de ses relations. Dauterive aurait dû s'en douter, pourtant il ressentit comme un coup au cœur. Par sa grande amie à Paris, Olympe de Gouges, passionnée de spectacle et connaisseuse de ce monde, il n'ignorait pas que son interlocutrice était une ancienne favorite de Marie-Antoinette. Elle lui avait accordé de nombreux rôles de soubrette ou de bergère, à la cour à Versailles, ou au Trianon. En récompense, la souveraine lui avait offert un splendide théâtre à Versailles, et le privilège d'exercer exclusivement son art dans d'importantes villes de province. À la Révolution, la femme de spectacle avait immédiatement tourné casaque et s'était installée à Paris au Palais-Royal, où elle tentait de donner des gages de patriotisme. L'expédition à Bruxelles faisait sans nul doute partie de cette stratégie cynique.

Le jeune homme mit rapidement fin à l'entretien : avant toute investigation, concéda-t-il, on demanderait leur accord à Dumouriez et Lebrun. En attendant, le déplorable incident, heureusement non mortel, ne serait pas ébruité. En quittant la pièce, Victor faisait bonne figure, mais il se sentait très amer. Une fois de plus, il se heurtait à de puissants intérêts supérieurs. Puis il sourit malgré lui, sachant fort bien que cela ne l'arrêterait pas, même s'il s'attirait de sérieux ennuis.